

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

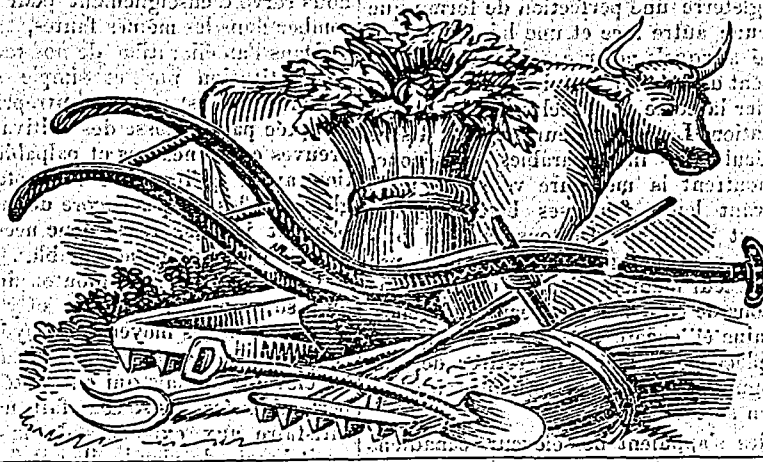
Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# GAZETTE DES CAMPAGNES

Journal du Cultivateur et du Colon, paraissant tous les Jedis.

**ABONNEMENT :**  
 \$1:00, payée invariablement d'avance.  
 L'abonnement date du 1er avril, 1er juillet, 1er octobre, ou 1er janvier.  
 On ne s'abonne pas pour moins d'un an.  
 Tout avis de cessation d'abonnement devra être donné à ce bureau, par écrit, un mois d'avance.



**ANNONCES :**  
 le insertion: 10 cts. la ligne  
 2e " " etc.: 13 cts.  
 Pour les annonces à long terme, conditions libérales.

Ceux qui desirer s'adresser spécialement aux Cultivateurs, trouveront avantageux d'annoncer dans ce journal.

Si la guerre est la dernière raison des peuples, l'agriculture doit en être la première.

Firmin H. Proulx, Editeur-Propriétaire, à qui toutes lettres, réclamations, envois, etc., doivent être adressés franco

## CAUSERIE AGRICOLE

### Des bêtes à laine (Suite)

#### PRINCIPES SPÉCIAUX DE L'AMÉLIORATION DE L'ESPÈCE OVINE.

Le mouton canadien, comme toutes nos autres espèces animales domestiques, a besoin d'être amélioré afin d'en rendre l'exploitation plus lucrative. C'est même, avec le porc, l'espèce qui demande le plus impérieusement cette amélioration.

Les bêtes à laines, si productives lorsqu'elles sont entretenues avec soin, ont été pendant longtemps traitées en véritables bêtes de rebut; et de nos jours encore un certain nombre de cultivateurs ne font pas autrement. Les soins les plus nécessaires à l'entretien de leur santé et à une abondante production sont totalement négligés. On les entasse en grand nombre dans des espaces étroits, privés d'air et de lumière, rendus plus malsains par la décomposition de leur fumier qu'on laisse accumuler pendant un et quelquefois deux ans. On les nourrit l'été avec l'herbe qui croît spontanément sur les plus maigres pâturages, et l'hiver, avec des pesas et des pailles souvent avariés et de mauvaise qualité dont la quantité même fait défaut, et alors les troupeaux n'ont d'autre ressource que de fouiller sous la neige, au milieu des champs, pour y découvrir quelques brins d'herbe nécessaires à leur chétive existence. Il faut bien le reconnaître cependant, cet état de chose ne se rencontre pas chez tous les cultivateurs; mais il a été un temps où il aurait été difficile de voir des moutons tenus dans des conditions différentes. Aujourd'hui un peu de lumière a pénétré dans cette situation déplorable, et le petit nombre seul suit les anciens errements.

En général, les cultivateurs reconnaissent aujourd'hui la nécessité de changer les conditions d'entretien des bêtes à laine et d'améliorer leur hygiène en même temps que leur régime. Mais, dans le moment où ces heureux changements ont lieu, ils

éprouvent la nécessité de perfectionner également la conformation et la puissance de production des races indigènes.

Ces races indigènes, chétives, misérables, donnant des produits faibles, de mauvaise qualité et d'une valeur commerciale très-faible, mais très-rustique, et possédant la faculté de vivre dans les milieux les plus pauvres, répondent parfaitement à l'état de pauvreté du sol et à la faible production de la culture. Leur plus grand avantage et de pouvoir vivre dans ces conditions si défavorables, de s'être identifiées avec elles et de n'en pas disparaître entièrement, même en dépit des plus mauvaises chances.

Aussitôt que ces conditions subissent quelques améliorations, leur avantage se détruit de lui-même; elles ne peuvent plus payer la meilleure alimentation et l'entretien plus soigné qu'on leur accorde; elles donnent, il est vrai, une augmentation de produits, mais cette augmentation n'est pas en rapport avec le perfectionnement réalisé dans la manière de les traiter. Cette infériorité des races rustiques force les cultivateurs qui ont amélioré leurs procédés culturaux à perfectionner aussi leur bétail. Ceux mêmes qui tiennent les plus à ces races et qui n'admettent pas, dans les commencements, la nécessité de leur amélioration arrivent peu à peu à modifier leur première manière de voir et à accepter le perfectionnement de leur bétail, comme le seul moyen de rendre leur entretien lucratif.

Il est admis partout que le perfectionnement du bétail, qui n'est pas accompagné de celui de l'alimentation et des soins auxquels il était soumis auparavant, est une des fautes les plus graves qu'un éleveur puisse faire, et que cette faute a toujours des conséquences funestes sur les succès de la culture. La faute est aussi grave lorsqu'on améliore l'alimentation et les soins et qu'on laisse le bétail avec tous ses anciens défauts. Ces deux genres d'amélioration doivent marcher ensemble: les soins de toutes sortes que l'on donne aux animaux de ferme doivent être perfectionnés; mais, en même temps, ces animaux doivent perdre leurs anciens défauts et acquérir des qualités nouvelles. Cette marche est la plus rationnelle que puisse suivre l'homme qui s'occupe sérieusement d'agriculture et qui entreprend une

exploitation dans le but d'en retirer des profits.

Les premiers éleveurs canadiens comprennent parfaitement cette nécessité de l'amélioration des bêtes à laines. Mais tous n'adoptent pas les mêmes moyens d'arriver à leurs fins. Quelques-uns, et c'est le plus grand nombre, remarquant dans les races améliorées de l'Angleterre une perfection de forme que l'on ne retrouve dans aucune autre race et une laine d'une finesse et d'une uniformité auxquels nos races de bêtes à laine n'ont pu atteindre, proposent d'importer tout d'une pièce le système anglais, sans se donner la peine de réfléchir sur les conséquences d'une telle importation. Les cultivateurs anglais, disent ces éleveurs, sont des spéculateurs incomparables, des économistes savants et nous montrent la meilleure voie que nous puissions suivre, en élevant leurs fameuses bêtes à laine d'un engraissement facile et profitable. Imitons-les donc partout, puisqu'ils réussissent, pourquoi n'obtiendrions-nous pas les mêmes succès; adoptons leur manière d'opérer et nous nous en trouverons bien; mettons de côté nos troupeaux indigènes, mauvais producteurs de laine et encore plus mauvais producteurs de viande, et remplaçons-les, afin d'en retirer de plus grands profits, par ces magnifiques races perfectionnées que les éleveurs anglais ont si bien su créer.

Les raisons sur lesquelles s'appuient nos éleveurs canadiens ne sont pas tout-à-fait mauvaises. Les races anglaises sont incomparablement plus parfaites que nos moutons indigènes. Cependant nous ne trouvons pas là les raisons suffisantes pour introduire tout d'une pièce le système anglais en Canada. Il faut avant tout faire la part des circonstances de sol et de climat; il faut d'abord s'assurer si les qualités des races de l'Angleterre se maintiendront dans notre climat, si, au contraire, elles n'y éprouveront pas de dépréciations notables. Pour donner une solution, il n'est pas nécessaire de pénétrer dans le cœur de la question, de faire des essais coûteux et qui diminuent toujours beaucoup, en cas d'insuccès, la fortune de celui qui s'y livre. Il suffit, pour commencer, d'étudier les différentes races, dont l'introduction sera la plus avantageuse, leurs aptitudes, leur genre d'alimentation, le sol et le climat de la localité dans laquelle elles vivent. Les races anglaises, filles de circonstances, ont été formées pour les besoins de la consommation de la contrée. D'éminents éleveurs les ont perfectionnées; mais ils ont agi, dans cette œuvre, avec le concours d'un sol, d'une nourriture et d'un climat tout particuliers. Que l'on reproduise ici ces circonstances, et alors le succès pourra couronner les efforts des éleveurs; mais ce n'est pas la chose la plus facile. L'influence de la nourriture peut, jusqu'à un certain point, être annulée; il n'en est pas de même de celle du sol et du climat; il est impossible de reproduire à un degré suffisant, dans nos cultures canadiennes, ces deux influences telles qu'elles existent dans les exploitations anglaises. Aussi, remarque-t-on qu'ordinairement les jeunes animaux nés dans le pays sont inférieurs à ceux que l'on importe directement de l'Angleterre. Très-souvent, la rigueur de notre climat enlève une bonne partie des agneaux; ceux qui restent et leurs mères sont atteints de rhumes de cerveau persistants qui minent leur constitution et les conduit à une mort prématurée; les sujets adultes, en général, perdent leur laine dès l'âge de deux à trois ans. Ces graves inconvénients ne méritent-ils pas la sérieuse considération de tous nos éleveurs importateurs de moutons anglais et autres.

L'imitation des bons procédés, quelque soit leur lieu de provenance, est une chose excellente, pourvu qu'on sache reproduire le plus exactement possible les circonstances nécessaires à leur réussite; mais dans l'impossibilité de cette reproduction l'imitation ne peut être que désavantageuse. Trop souvent, nous avons cherché à imiter en Canada les procédés suivis dans

d'autres pays plus avancés; mais combien de ces imitations ont porté des fruits vraiment profitables à notre prospérité agricole: combien ont pu résister à l'épreuve du temps au bon sens du cultivateur qui pratique dans le but de réussir dans sa culture? Très-peu. Que l'expérience acquise dans ces essais nous serve d'enseignement pour l'avenir et nous empêche de tomber dans les mêmes fautes.

Dans l'amélioration de nos races communes de bêtes à laine la substitution pure et simple des races anglaises aux races communes n'est pas une entreprise assurée et ne sera jamais acceptée par la masse des cultivateurs. Il faut au praticien des preuves convaincantes et palpables de l'utilité d'une innovation avant qu'il puisse l'accepter. Ces preuves, les races anglaises ne les ont pas encore données et ne les donneront probablement jamais. Il est donc nécessaire de choisir des moyens d'amélioration plus acceptables.

L'améliorateur du mouton doit d'abord déterminer le but qu'il se propose d'atteindre et y viser continuellement, en apportant dans les moyens employés les modifications que l'expérience lui indiquera comme avantageuses. C'est ce qu'ont fait les éleveurs anglais qui ont doté leur pays de ces belles races perfectionnées. Ils se sont fait un modèle de mouton propre à satisfaire aux exigences de la consommation. L'Angleterre avait besoin de viande, ils ont fait le mouton de boucherie profitant beaucoup avec la nourriture qu'ils lui distribuaient, et doué d'une précocité (faculté de prendre un développement complet dans un âge peu avancé) qui rendait son exploitation des plus lucratives. Elle avait également besoin de laines longues et de laines moyennes et ils ont aussi satisfait à cette nouvelle demande. Si l'Angleterre avait eu besoin de laines fines, ils auraient certainement réussi; peut-être pas avec une égale facilité, car le climat de la contrée n'est pas aussi favorable à la production des laines fines qu'à celle des laines longues et des laines moyennes; mais ils auraient réussi en adoptant les moyens qu'exigeaient les circonstances où ils se trouvaient. L'éleveur anglais ne fait pas de laines fines, parce que ces laines ne paient pas aussi bien les frais de production, parce que certaines contrées à climat plus favorable lui font une rude concurrence; parce qu'enfin la fabrication des étoffes communes prend toujours plus d'extension que celle des étoffes fines.

Le but de l'éleveur en améliorant ses moutons peut être divers. Il peut par exemple, s'attacher à la production de la viande en améliorant les formes, hâtant le développement et diminuant le volume des os, ou bien à celle de la laine en dirigeant son attention sur la quantité ou sur la finesse, ou sur ces deux qualités à la fois, ou bien encore, à celle de la production de la laine et de la viande en même temps.

## REVUE DE LA SEMAINE

Rome est donc tombée au pouvoir des Piémontais! Impuisants à lutter contre l'armée du général italien, Cardona, les défenseurs de la Ville-Eternelle se sont contentés de satisfaire à ce que l'honneur militaire exigeait d'eux; et, après une résistance de courte durée, ils se sont rendus. Cent cinquante zouaves environ ont péri par le fer des italiens; les autres ont eu la faculté de retourner dans leurs pays respectifs.

Què Victor-Emmanuel et son Gouvernement retiennent bien la date du 21 septembre; le poids d'un nouvel et dernier anathème pèse sur eux depuis cette date et les écrasera bientôt. Dieu, pour faire éclater d'avantage les fureurs de sa vengeance, a permis la consommation de l'iniquité; il réduira en poudre ceux qui l'ont aimée et qui ont haï la justice. Il couvre de sa protection le Chef auguste de son Eglise, qui, dépouillé de ses Etats, est cependant respecté dans Rome. Il lui donnera de

contempler le terrible châtement qu'ont mérité les peuples et les princes prévaricateurs, pleins de mépris pour ses enseignements; il lui rendra plus brillante que jamais la couronne temporelle qui n'est pas tombée de son front, mais sur laquelle les impies ont porté sacrilègement la main; il le fera assister au grand triomphe qui se prépare pour l'Eglise, puis enfin il lui permettra de se retirer de la scène de ce monde en chantant comme le saint vieillard Siméon, qui venait de voir se lever le Soleil de justice: *Nunc dimittis servum tuum, Domine..... quia viderunt oculi mei salutare tuum*, c'est maintenant, Seigneur, que vous laisserez votre serviteur mourir en paix, puisque ses yeux ont vu briller la gloire du Sauveur que vous nous avez donné.

Ne perdons pas courage et soyons fermes dans la foi: *hec est hora vestra et potestas tenebrarum*, c'est maintenant l'heure des ennemis du Christ et des puissances de ténèbres; mais bientôt s'ouvrira le règne de Celui qui a vaincu le monde et écrasé la tête de l'antique-serpent. Les Piémontais croient courir à l'unité italienne avec Rome pour Capitale; même un plébiscite a dû avoir lieu le 2 octobre à cet effet; ils ne courent qu'à leur ruine, comme Napoléon III a couru à la déchéance, malgré le fameux plébiscite qui lui garantissait l'empire, il y a quelques mois; malgré les nombreuses et vaillantes armées qu'il commandait, et avec lesquelles il était sûr de marcher à la victoire et d'asseoir solidement sa dynastie sur le trône de France.

Toutes les tentatives, dans le but d'amener la France et la Prusse à conclure la paix ou, au moins, un armistice, ont été sans résultat. Paris est maintenant cerné et assiégé par les Prussiens. Dieu seul connaît quelles seront les horreurs de ce siège. Il y a six mois, il y a trois mois, il y a deux mois, la France prévoyait-elle les désastres qu'elle a subis, les nouveaux qui se dressent devant elle? Paris, enivré du vin de prostitution et qui se berçait dans toutes les plus honteuses voluptés, croyait-il qu'il serait sitôt enfermé dans un double cercle de fer et de feu! O justice de Dieu! Le Christ, horriblement blasphémé dans Paris par Voltaire et Renan, vient aujourd'hui lui montrer qu'il est véritablement roi; quoiqu'aient dit ces blasphémateurs et leurs adeptes, par l'accomplissement de cette parole du Psalmiste: *Reges eos in virga ferrea*, votre sceptre sera une vergé de fer.

Puissent les peuples, attentifs à la sanglante expiation à laquelle Dieu soumet en ce moment la France, profiter de la leçon, se convertir et entrer dans les voies de la justice et de la vérité! S'ils ont encore un peu d'intelligence, ils comprendront tout ce qu'a d'affreux pour les peuples, qui ont abandonné leur Dieu et comblé la mesure de leurs iniquités, la vérification de cette parole de l'Écriture: *Sine sanguinis effusione, non fit remissio*, sans effusion de sang, il y a pas de pardon. Que le Canada en particulier voie ou mène le progrès par les idées, les libertés modernes. *Intelligite*.

Une dépêche de Londres dit que l'impératrice Eugénie et le Prince Impérial ont quitté Hastings pour Chiselhurst.

Il paraîtrait qu'on a dessein de faire de Lyon la capitale temporaire de la France. Toul a capitulé le 23 septembre.

Voici ce qu'écrivait M. Léonce de la Rallaye, dans le *Monde*, à propos du système de guerre suivi par les Prussiens:

"Un nouveau système de guerre semble avoir prévalu dans les conseils de nos ennemis: le système de l'épouvante. Après les coups de foudre des premiers jours, l'armée prussienne s'est répandue comme un torrent dévastateur en Alsace et en Lorraine: Elle est depuis entrée en Champagne, pillant, saccageant, brûlant tout sur son passage, avec le dessein avoué de jeter la consternation dans le cœur des habitants et de paralyser la résistance nationale. Un pays ne se défend pas seulement par ses soldats, bien que ceux-ci constituent toujours sa principale

force. Lorsque le territoire est envahi, les populations se soulèvent et retardent la marche victorieuse de l'ennemi. Chaque ville, chaque village s'efforce d'écarter l'ennemi de son foyer. Cet acte de défense est assurément légitime et ne viole en rien les lois de la guerre. C'est même, à proprement parler, une guerre nationale.

"Les Prussiens ont voulu, d'un seul coup, briser ces mille barrières qui s'opposaient à leur marche. Ils se sont déclarés maîtres des provinces que la fortune des combats avait momentanément mises en leur puissance, et ont assujéti les habitants aux lois militaires et autres qui régissent les sujets prussiens. Rien n'est plus irrégulier, rien n'est plus illogique. On ne peut assimiler à une possession antique, reconnue par les traités, sanctionnée par le droit des gens, une occupation temporaire et contestée. Tant qu'il y a conflit, on ne peut appliquer les règles d'un état stable et tranquille. Les habitants des provinces envahies restent toujours Français et doivent être traités comme tels. Le code draconien décrété contre ceux qui se souviendraient de leur qualité de Français, et ne prêteraient pas à l'ennemi tout le concours que celui-ci réclame, est une monstrueuse innovation.....

"Ce n'est pas assez pour le roi Guillaume de faire tomber par l'intimidation les armes des mains des défenseurs naturels du pays. Il s'acharne avec une cruauté réfléchie sur les populations inoffensives, sur les femmes et sur les enfants. Le bombardement de Strasbourg sera stigmatisé dans l'histoire. Pendant que l'on respecte les murailles et la citadelle, dont l'aspect redoutable effraie les assaillants, on dirige avec un art consommé les bombes sur les édifices publics, dans le but de les incendier et de mettre le feu à la ville tout entière..... Aujourd'hui tous les moyens sont bons pour écraser l'adversaire. On ne recule devant aucune tromperie, devant aucune trahison, devant aucune atrocité, devant aucune infamie."

On lit dans le *Moniteur universel* à propos du bombardement de Strasbourg dans la journée et la nuit du 24 août:

"Quelle nuit terrible! quelles ruines et quel deuil! A huit heures, hier soir, l'ennemi a recommencé son feu contre la ville, feu épouvantable qui a détruit des fortunes, des trésors, des chefs-d'œuvre. On tourne ses regards dans ces monceaux de décombres fumants, et quelle perte faut-il signaler la première? La bibliothèque de la ville, l'église du Temple-Neuf, le musée de peinture, les plus belles maisons du plus beau quartier ne sont plus qu'un amas de pierres noircies! La bibliothèque de Strasbourg, célèbre dans l'Europe! Des manuscrits et des livres uniques dans le monde, des siècles de travail, de patience, d'études! Des millions et des millions! Plus rien, plus une feuille de papier, pas un parchemin, pas un document! Le sol encombré de débris, et dans un coin une ou deux reliures carbonisées! Voilà ce qui reste!..... Les obus tombaient par dizaines, par centaines dans une seule rue, et dès qu'un incendie était allumé, les projectiles étaient lancés en masse sur les brasiers, pour empêcher sans doute les travailleurs d'éteindre le feu. Toute la ville est jonchée de débris; les toits, les cheminées, les façades sont abimés de tous côtés."

Les Pères du Concile du Vatican ont tenu leur 89e congrégation générale le 1er septembre. Cent quatre Evêques étaient présents.

Depuis la session publique du 18 juillet, le Concile a perdu sept de ses membres. Ces pertes portent à 26 le nombre des Pères morts depuis l'ouverture du Concile oecuménique.

C'est avec douleur que nous apprenons que la santé de Mgr. l'archevêque de Québec est dans un état désespéré.

Nos jeunes braves, qui partaient dernièrement avec tant de bonheur pour aller mettre leurs poitrines entre les poignards des impies et le Saint Père, n'ont pu se rendre à temps pour

réaliser leur pieuse et sublime mission. Ils sont obligés de revenir sans avoir eu l'occasion de faire expier aux bandits italiens leurs manœuvres sacrilèges. Mais Dieu leur tiendra compte de leur dévouement et le Canada a déjà commencé à recevoir les bénédictions que ces croisés magnanimes ont méritées à leur patrie.

La législature de la province de Québec est convoquée pour le 3 novembre prochain. Cette session sera la dernière du premier Parlement de Québec.

L'Ordre de Montréal, apprécie la lutte que la *Gazette des Campagnes* a soutenue contre le *Journal de Québec*. Nous ne saurions ratifier absolument tout ce que contient cette appréciation, relativement à certains détails d'importance secondaire. Peut-être avons-nous tort. Nous en extrayons ce qui suit afin de faire constater une fois de plus que les principes que nous défendons sont bien ceux que professe la presque totalité du clergé canadien et des hommes bien pensants; que nous n'avons pas mal jugé notre adversaire et que la guerre qu'il a cru nous faire, il se l'est faite à lui-même.

«Le *Journal de Québec* est reconnu aujourd'hui comme le dernier boulevard du gallicanisme dans le diocèse de Québec. Et la *Gazette des Campagnes*, ultramontaine, forte de ses principes, n'a regardé ni à la taille, ni à la puissance de ce jouteur, et s'est jeté hardiment dans l'arène pour terrasser ce puissant adversaire. — David a attaqué Goliath.....

«Il ne faut pas perdre de vue que ce qui a valu au prêtre qui rédige la *Gazette* toutes les avanies dont l'a accablé le *Journal*, *assès aidé d'ailleurs pour cette besogne*, c'est sa PROCLAMATION FRANÇAISE DE LA DOCTRINE VÉRITABLE contre les propositions biaisantes du gallicanisme.

«M. Cauchon croit-il qu'en traînant ainsi un prêtre jeune et encore novice dans l'art de la polémique sur le terrain de la personnalité; qu'en l'insultant, qu'en faussant ou en exagérant ses propositions pour l'irriter et le pousser à bout, il va bien réussir à se ménager cette confiance que le clergé de Québec lui avait toujours prêtée? N'est-il pas assez au fait de la pensée intime de la presque unanimité de ce corps vénérable pour ignorer que, tout en regrettant son ardeur, elle approuve et professe pleinement ces principes que l'écrivain de la *Gazette* approuve, professe et sait après tout très-bien développer.

«Tient-il si peu à son estime et à son appui pour faire fi jusqu'à ce point de ses principes et de ses sympathies?

«Non, M. Cauchon, c'est en vain que vous voudriez faire croire au public éclairé, qui peut vous lire, que celui que vous injuriez et que vous combattez sans relâche avec l'aide de votre journal quotidien, pendant que lui n'a qu'une arme très-faible entre les mains, est un mauvais prêtre et un danger pour la santé morale du pays qu'il pourrait traverser! vous n'y réussirez jamais.

«Et pour avoir voulu pousser haineusement la dispute, vous avez réussi à soulever contre vous l'opinion respectable de ceux qui ne prennent jamais une injure pour un argument, une insulte pour une bonne raison.»

## Exposition Provinciale de 1870

### 3ème article.

**Des bêtes-à-laine.**—L'espèce ovine était certainement de toutes les espèces animales présentées à l'exposition, la plus nombreuse et la mieux représentée, tant sous le rapport de la qualité de la laine que sous celui de la bonne conformation. Les bêtes-à-laine sont appelées à jouer un rôle important dans un avenir plus ou moins éloigné. L'amélioration qu'on leur fait

subir, le perfectionnement de notre culture et de notre production fourragère, l'établissement des manufactures destinées à la fabrication des étoffes, rend leur entretien de plus en plus avantageux et leur donne une grande importance.

Jusqu'à ces dernières années, le cultivateur canadien entretenait le mouton que pour la production de la laine dont sa famille avait besoin, et il faut avouer que cette espèce ne payait pas toujours sa nourriture et son entretien. La laine était acceptée telle qu'elle était et on ne s'occupait point que très-peu de ses qualités. On en fabriquait des étoffes grossières, de longue durée mais dont la finesse laissait beaucoup à désirer. Cet état de chose subsiste encore dans plusieurs localités, quoiqu'il disparaisse de jour en jour, devant les magnifiques résultats obtenus du perfectionnement de la race commune du pays.

Aujourd'hui, l'entretien du mouton, surtout dans le voisinage immédiat des manufactures d'étoffes, fait de rapides progrès. On voit disparaître ces animaux grands mangeurs, qui engraisaient lentement et donnaient une laine détestable.

L'amélioration de la nourriture et des soins contribue beaucoup à cette transformation; mais l'influence des races améliorées de l'Angleterre est encore plus grande. Dans tous les sujets présentés à l'exposition, on remarquait facilement une dose considérable de sang étranger.

Les races étrangères les plus remarquables de l'exposition étaient, les races Leicester, Cotswolds, Southdowns, Cheviots et mérinos, que les produits des croisements de ces races avec la race commune.

Les Leicesters, les Cotswolds et les Southdowns possédaient assez exactement tous les caractères distinctifs de leur race respective. Cependant, nous avons eu beaucoup de difficulté à reconnaître le vrai Cheviot, dans la plupart de ceux que l'on avait exhibés. C'est cette année-ci que nous avons vu pour la première fois des Cheviots à laine longue et possédant une touffe de laine sur le sommet de la tête absolument comme le Cotswold. Il y a certainement eu faute dans la classification de ces bêtes.

Nous avons vu de nombreux métis; la plupart possédaient de très-belles formes et une laine fournie et douce; mais n'étaient excellents que comme individus. Le Canada n'a pas encore su se former une race qui le soit particulière. Il possède d'excellents individus, mais toute leur influence se borne à la durée de leur existence. Ces individus employés à la reproduction ne peuvent qu'accidentellement transmettre leurs qualités à leurs descendants. Enfin, malgré toutes les sommes énormes dépensées pour l'importation de sujets améliorateurs, nous n'en sommes encore qu'au début, et, si le sang étranger venait à nous faire défaut, nos races ovines se montreraient tout aussi mauvaises productrices que par le passé.

Il ne suffit pas de croiser nos bêtes-à-laine avec des reproducteurs capables de les améliorer. Il faut de plus fixer les qualités acquises en pratiquant une sélection judicieuse de tous les métis les plus parfaits. Cette seconde période de l'amélioration des races est complètement inconnue de la plupart des éleveurs; c'est la principale raison de la faiblesse des succès obtenus. Nous désirons ardemment que les vrais principes du perfectionnement des animaux soient popularisés; le pays tout entier en retirerait des profits immenses.

Les races Leicesters, Cotswolds et en général les races à laine longue étaient présentées presque exclusivement par des Canadiens-Français. A part MM. Cochrane de Compton, Browning de Beauharnois, Rodden de Prescott, tous les concurrents heureux pour les races que nous venons de nommer appartenaient à la nationalité canadienne-française. Nous aimons à faire ressortir ce fait, parce que nous y voyons la preuve de l'esprit d'entreprise de nos compatriotes.

**Des porcs.**—L'exposition de la race porcine était loin d'être brillante; c'est, nous devons le dire, celle qui laissait le plus à désirer. Nous avons peine à croire que nous ayons vu cette année, les sujets les plus parfaits que possède le pays. Nous avons cru voir que l'éleveur canadien n'attache pas une très-grande importance à cette espèce. C'est certainement un malheur; car le porc est un animal précieux, qui tire, parti d'une grande quantité de substances qui seraient complètement perdues sans lui, et qui a, de plus, l'avantage de donner, entre les mains du cultivateur intelligent, une viande très-estimée dont le prix de revient est peu élevé.

En outre, nous avons eu occasion de remarquer que les porcs appartenant aux races les plus perfectionnées de l'Angleterre, mais élevées en Canada, perdent les caractères distinctifs de leur race. Bon nombre de sujets présentés comme Yorkshire, Suffolks, Berkshires, s'éloignent beaucoup du type de chacune de ces races. Les races anglaises dégèrent certainement sous notre climat; cela n'est pas étonnant, car le milieu où elles vivent ici, n'est pas le même qu'en Angleterre. La nourriture diffère peut-être un peu; mais la différence la plus notable existe dans le climat; nous ne pouvons reproduire en Canada les conditions climatiques de la Grande-Bretagne, alors les races anglaises vivent dans un état continu de souffrance et leur dégénérescence est rapide, malgré tous les soins dont on les entoure.

La race commune du pays est plus rustique; que ces races artificielles, elle est parfaitement adoptée à notre climat; mais elle mange beaucoup et engraisse difficilement; sa charpente osseuse est forte et la proportion de viande nette qu'elle donne à la boucherie est plus faible que dans les races anglaises. Ces défauts sont importants et déprécient beaucoup nos porcs rustiques. C'est, cette raison qui a conduit nos premiers éleveurs à leur substituer les races améliorées de l'Angleterre; malheureusement cette substitution n'a pas une grande chance de réussir. Nous sommes convaincu que la meilleure manière de procéder serait d'améliorer notre race commune en lui conservant sa rusticité. Pour cela, nous pourrions lui infuser une petite dose de sang étranger et améliorateur, puis continuer le perfectionnement par une sélection judicieuse.—J. D. SCHEUBERT

#### Exhibition du Comté de l'Islet

Jeudi, le 29 septembre, nous assistions à l'exhibition annuelle d'animaux de ferme et de produits agricoles du Comté de l'Islet tenue à St. Roch des Aulnaies.

Cette exhibition, véritable fête des cultivateurs du Comté, nous a montré une fois de plus, l'émulation qui anime tous les cultivateurs de cette localité et les rapides progrès qu'ils ont réalisés depuis quelques années. Nous attribuons en grande partie ces progrès, à l'intelligente direction que les directeurs ont imprimés à la Société d'Agriculture du Comté. Ces directeurs comprennent que leur société d'agriculture n'est autorisée par le Gouvernement que dans le but de perfectionner nos procédés culturaux et la tenue du bétail; et ils poursuivent ce but avec toute l'intelligence et la sagesse possible.

En comparant cette société avec un grand nombre d'autres nous n'y voyons pas, cet esprit de cotterie qui distingue ces dernières. Tout ici se fait avec la plus impartiale exactitude. Tous les exposants sont contents et reconnaissent que s'ils ne sont pas heureux, cela est dû au peu de distinction des objets présentés. Quel contraste avec ce que nous avons vu dans d'autres localités.

Nous venons de dire que le Comté de l'Islet a réalisé des progrès. En effet, toutes les espèces animales tenues sur une ferme se sont perfectionnées d'une manière visible. Les chevaux et surtout les jeunes sujets de cette espèce présentent des

qualités inconnues dans les précédentes exhibitions. Nous voyons ici l'influence du magnifique étalon de la société dont le propriétaire est M. Alp. Deschênes.

La classe des bêtes à cornes était nombreuse et possédait de magnifiques sujets dont les plus perfectionnés étaient des métis Ayrshires. Deux jeunes taureaux en particulier ont fixé notre attention, l'un appartenant à M. Octave Dubé de St. Jean Port-Joli, et l'autre nous a-t-on dit à M. P. Carrier.

L'espèce bovine était également très-nombreuse et un grand nombre de bêtes possédaient des qualités vraiment supérieures. Cette espèce est celle dont les progrès ont été les plus rapides depuis quelques années. L'éleveur qui mérite le plus nos éloges est M. Eugène Casgrain, de l'Islet, qui n'a pas épargné les dépenses pour pousser tout le comté dans la voie du progrès. Aussi, les cultivateurs de l'endroit sont-ils redevables, surtout à M. Casgrain, des succès obtenus.

L'espèce porcine était très-faible. C'est une classe par trop négligée.

Le comté de l'Islet encourage encore les industries canadiennes; nous ne pouvons que l'inviter à persévérer dans cette voie.—J. D. S.

#### Exhibition du comté de Montmagny

Jeudi prochain, le 13 courant, aura lieu sur la ferme-modèle de St. Thomas, l'exhibition annuelle du Comté de Montmagny.

Cette exhibition comprendra toutes les espèces animales nourries sur une ferme ainsi que les produits de l'industrie canadienne.

Tous les cultivateurs du Comté qui ne sont pas retenus par des affaires importantes devraient s'y rendre, ils y puiseront de précieux enseignements sur les résultats des améliorations judicieuses.

Les étrangers même y trouveront des motifs d'encouragement, car outre l'exhibition, ils pourront visiter la magnifique ferme-modèle du Comté et y voir les progrès qui ont été réalisés en quelques années, une culture intelligente et bien dirigée.

Nous sentons dans tous les progrès que fait rapidement Montmagny, la puissante influence d'un homme éminent, haut placé et qui accepte la direction des intérêts agricoles de son comté avec un empressement qui malheureusement a peu d'imitateurs.

Les cultivateurs de l'endroit sont fiers de ce patronage et s'encouragent mutuellement à suivre l'élan qui leur est imprimé. Combien d'autres comtés ne sont pas aussi bien partagés sous ce rapport!

La Gazette des Campagnes est heureuse de signaler les exemples de dévouement à la cause agricole partout où elle les trouve.

#### Travaux du mois d'octobre

**Curage des fossés et des rigoles.**—Les fossés et les rigoles doivent être entretenus avec un grand soin, afin de donner à l'eau un écoulement complet, et cela, pour les champs ensemencés comme pour les champs nus; car, dans l'un et l'autre cas, la présence des eaux sur le terrain est préjudiciable aux intérêts du cultivateur. Dans le premier, les plantes courent risque de périr, dans le second, les terres, non égoutées se réchauffent lentement au printemps, ne peuvent être ensemencées que fort tard, souffrent beaucoup des premières sécheresses qui les durcissent plus que les autres terrains.

**Réparation des chemins.**—Lorsque les bâtiments ne sont pas placés près d'un chemin public, on ménage toujours une montée pour y arriver; cette montée est sujette à se détériorer, et c'est actuellement un moment convenable pour la réparer. Souvent, au moyen de travaux peu coûteux, on prévient des accidents très-graves.

**Récoltes.**—On finit l'arrachage des palates pendant ce mois et on effectue celui des betteraves, carottes, navets et panais. Lorsqu'on veut faire des labours d'automne sur les terres qui ont porté ces racines, leur arrachage doit se terminer dans la première partie de ce mois; mais à part cette circonstance, on peut attendre

la dernière quinzaine. A l'exception de quelques variétés qui sortent beaucoup de terre et qui ont la chair aqueuse, ces racines souffrent peu des petites gelées de l'automne, et continuent à grossir jusqu'aux froids.

L'arrachage doit se faire par un beau temps, surtout dans les terres fortes, afin qu'il ne reste pas trop de terre adhérente aux racines et que celles-ci ne soient pas mouillées; mais on doit également éviter de faire l'opération en temps chaud, ou du moins ne les enlever du champ que le soir ou le matin quand la température s'est rafraîchie.

Les betteraves, carottes, panais, navets s'arrachent de la manière suivante :

Si la terre est légère, on se contente de les tirer par le bas des feuilles en s'aidant d'une fourche à trois dents. Mais dans les terres fortes et surtout pour les racines presque complètement enfoncées, on ne peut exécuter l'opération aussi facilement. Dans ce cas-ci, on est obligé de se servir d'une charrue ordinaire dépourvue d'oreille. On attelle à cette charrue le nombre de chevaux nécessaire et on la fait passer un peu à gauche des rangs et assez profondément pour ne pas couper les racines. Par ce moyen, les plantes se trouvent détachées de la terre et on peut les enlever aussi facilement que si elles étaient sur le sol.

Après l'arrachage, on ôte la terre qui reste adhérente aux racines et on enlève toutes les feuilles sans endommager le collet de la plante.

Les feuilles de betteraves passent pour peu nourrissantes et quelque peu axatives; néanmoins, les petits cultivateurs pourront les employer avec avantage pour la nourriture des vaches. Quant aux feuilles de carottes, de panais et de navets, elles sont excellentes pour toutes les bêtes-à-cornes. Mais on ne devra pas les détacher de la racine avant le moment de la récolte.

Lorsqu'on ne peut rentrer les racines, immédiatement après l'arrachage, on les met en petits tas, recouvertes de feuilles, de paille et d'une légère couche de terre; dans cet état, elles peuvent supporter des gelées assez fortes.

Quant aux *topinambours*, ils peuvent sans souffrir passer l'hiver dans la terre qui les a produits, pourvu que cette terre ne soit pas humide. Mais la difficulté qu'on éprouve à les arracher au printemps, avant qu'ils ne repoussent et surtout le besoin qu'on en a pendant l'hiver, obligé à arracher une partie des tubercules maintenant. Dans tous les cas, c'est actuellement que l'on coupe les tiges et qu'on les fait sécher pour les employer avec avantage à la nourriture du bétail et surtout des moutons. Pour le gros bétail, on doit les couper en petits morceaux et les faire tremper.

L'arrachage des topinambours se fait de la même manière que celui des patates.

Toutes les racines et tubercules que nous avons nommés ne peuvent se conserver pendant l'hiver s'ils ne sont mis à l'abri de la chaleur, des gelées et de l'humidité. Le local où l'on conserve les racines porte le nom de *caves*; mais il arrive très-souvent, lorsque la récolte a été abondante, que les caves ne peuvent plus suffire à loger toutes les racines. Alors, on les place dans des *silos* que l'on pourrait appeler des *caveaux temporaires*.

Pendant ce mois, et aussi pendant le suivant, jusqu'à l'arrivée des grands froids, on visite les caves et les silos. On ouvre les ventilateurs, si la chaleur s'élève à l'intérieur; on bouche les crevasses qui se forment dans la terre qui recouvre les silos, crevasses qui pourraient permettre à la gelée de détériorer le contenu.

De toutes les racines alimentaires, ce sont les navets qui se conservent le plus difficilement; ils peuvent supporter des gelées assez fortes, mais la chaleur humide les fait pourrir en peu de temps. Les carottes sont presque dans le même cas. L'aération devra donc être plus active pour ces racines que pour les autres.

—J. D. S.

### Petite chronique

Le *Courrier du Canada* contient dans son numéro du 26 septembre un excellent article sur l'état général de la culture en Canada.

Après avoir comparé notre situation politique avec celle des pays de l'Europe, il fait ainsi la revue de l'état de la culture canadienne :

Non-seulement tout va bien, chez nous, dans l'ordre poli-

tique; mais nous n'avons, dans l'ordre matériel, rien à envier, cette année, aux autres pays du monde. Le Canada, et, en particulier, la province de Québec, ont, en fait de progrès matériels, marché d'un pas rapide et on peut déjà entrevoir le jour où nous marcherons, sous ce rapport, les égaux de nos entrepreneurs voisins.

Nos progrès agricoles ne sont pas moins accentués que nos progrès industriels, et, grâce à une température exceptionnellement favorable et à un enseignement pratique de plus en plus répandu, le chiffre de nos produits agricoles est en voie de se doubler.

Pour ne parler que de la province de Québec, les récoltes de foin, de légumes et de grains sont, cette année en prenant la moyenne, au moins égales, pour la quantité, à celles de l'an dernier, et elles ont été faites dans des conditions providentiellement heureuses. Pas un seul accident atmosphérique un peu grave n'est venu troubler les travaux des champs, et les cultivateurs les plus indolents ont engrangé tous les produits de leur ferme au moins quinze jours plus à bonne heure que d'habitude.

Puis, non-seulement les récoltes ont été faites en excellent ordre; mais elles valent autant pour la quantité et mieux pour la qualité que celles de 1869.

La récolte du blé est exceptionnellement abondante. La disparition graduelle des insectes qui détruisaient cette céréale, et à l'époque de la germination, et à l'époque de la floraison, a engagé nos cultivateurs à en reprendre ou à en augmenter la culture, et on peut dire que depuis trente ans, jamais il n'a été semé, dans la province de Québec, autant de blé que cette année. Le rendement promet d'être de beaucoup au-dessus de la moyenne.

L'orge, le seigle, l'avoine et le sarrasin sont également très-bien venus; le déficit n'est, comme pour le blé, que du côté de la paille qui est moins longue que d'ordinaire.

La récolte des pois est on ne peut meilleure. Les légumes ont assez bien réussi, excepté, toutefois, les choux qui, en plusieurs endroits, ont beaucoup souffert des chenilles.

La récolte des patates est, comme quantité et comme qualité, supérieure à celle de l'an dernier; et nous en avons la preuve dans le fait qu'elles ne se vendent guère, à l'heure qu'il est, sur nos grands marchés, au-delà d'un chelin.

La seule récolte qui laisse à désirer est celle du foin. Toutefois, elle n'a pas manqué partout et on cite plusieurs comtés où elle vaut comme quantité celle de l'année dernière, sans compter qu'elle a été sauvée en meilleur ordre. Les localités qui ont le plus souffert, sont celles de la côte sud du fleuve en bas de la Rivière-du-Loup. On dit même qu'il y a, dans cette division, des paroisses en telle pénurie de foin, que les cultivateurs seront obligés de vendre une partie de leurs animaux de ferme, dans l'impossibilité où ils seront de les hiverner.

En somme, nous avons lieu d'être satisfaits des récoltes de 1870, d'autant plus satisfaits, que, grâce à la multiplication toute récente des marchés, le cultivateur a la perspective de vendre désormais les produits du sol un tiers plus cher que par le passé.

Il est certain qu'avec l'amélioration graduelle qui est en voie de se faire dans le mode de culture et avec des conditions atmosphériques favorables, nos ressources agricoles prendront sous peu un immense développement. Et c'est sur cela que nous comptons quand nous entretenons l'espoir de voir la province de Québec sortir de l'état de malaise dans lequel elle a été si longtemps plongée.

Le succès des opérations agricoles, c'est le secret de la prospérité de notre province. Du moment que, dans les conditions politiques et commerciales, que nous a faites la confédération, l'exploitation du sol prospérera, l'industrie augmentera.

Il ne faut pas l'oublier: notre province est un pays par-dessus tout agricole et nous ne pourrions dire que tout va bien que lorsque l'agriculteur verra la prospérité s'asseoir à son foyer: ce jour-là, l'industrie qui, tout en cédant; chez nous, le pas à l'agriculture, lui est intimement liée, prendra un nouvel essor et la province de Québec, abreuvée à ces deux grandes sources vives, atteindra dans la confédération canadienne le rang auquel la nature semble l'avoir destinée.

### A nos abonnés retardataires

Voir l'avis à la première page du dernier numéro.

RECETTES

Procédé Bagster pour la fonte de la cire

On place les rayons dans un vase de terre conique (une terrine) rempli d'une mixture d'une once d'acide nitrique pour un quart d'eau. On met sur un feu clair, et l'on remue jusqu'à ce que les rayons soient complètement fondus; on éloigne du feu, et on laisse refroidir insensiblement. Le produit est divisé en trois couches, la supérieure; cire pure; l'inférieure, les résidus, et celle du milieu une faible quantité de cire, qu'on ajoute à la fonte suivante. On obtient par ce procédé une cire marchande, dans une seule opération, sans couler, ni presser. — *L'Apiculteur.*

Blanchiment de la cire

Ajoutez à une livre de cire fondue deux onces de nitrate de soude pulvérisée, et remuez en versant peu à peu une mixture d'une once d'acide sulfurique et de neuf onces d'eau. Quand tout l'acide est versé, on laisse refroidir en partie, le vase est alors rempli d'eau bouillante, et on laisse refroidir lentement. La cire, lorsqu'elle est refroidie, est mise dans de l'eau bouillante pour expulser le sulfate de soude et l'acide. Elle est alors parfaitement blanche, et libre de l'acide nitrique, qui tend à la jaunir. — *Idem.*

FEUILLETON

LA FILLE DU BANQUIER

SECONDE PARTIE

XXX

Comment trop de bonheur fait oublier la prudence

(Suite.)

— C'est le paiement de tes deux balles de la nuit dernière. J'ai juré que mes amis seraient vengés, et le meunier de Pelham tient toujours sa parole et paye ses dettes.

Georges ne répondit pas; mais son visage s'illumina soudainement comme s'il eût éprouvé quelque grande joie.

Il y avait encore de l'espoir!

Il se tourna vers l'Italien.

— Vous voulez me tuer, dit-il avec calme ... en me noyant?

Matteo fit un signe affirmatif.

— Votre mort n'est pas un meurtre, répliqua-t-il, mais un suicide. Vous êtes venu vous fourrer dans l'ancre du lion, vous devez en subir les conséquences.

— On me jettera par cette fenêtre?

Matteo fit de nouveau un signe de tête affirmatif.

— Oui, dit-il, vivant et lié dans ce sac! L'eau au-dessous est assez profonde pour porter un vaisseau; elle gardera bien notre secret, ne craignez rien.

Pendant que le misérable parlait, le cœur de Georges battit plus vite.

Il avait déjà formé un plan, un plan désespéré, il est vrai; cependant, il y avait de l'espoir.

Son sang-froid fut remarqué par ses ennemis.

— Vous êtes brave, monsieur France, dit l'Italien, avec une sorte d'admiration involontaire. Vous êtes sur le sentier de l'éternité, et vous ne bronchez pas! Tant de courage est rare. Vous devez mourir et vous mourez; mais s'il y a quelque chose que je puisse faire, un message à remettre.

— Aucun! cependant, je vous demanderai une faveur, une seule. Parlez.

— Evitez-moi l'indignité d'être serré dans ces cordes. Le dégoût que me cause l'idée d'être touché par ces misérables est pire que la mort elle-même.

Matteo réfléchit un moment.

— Promettez-moi, dit-il, que vous entrerez dans le sac sans résistance, et à mon tour, je vous promets que ces hommes ne vous toucheront qu'à la fin, lorsque...

Il indiqua d'un geste significatif la fenêtre ouverte, sous laquelle on entendait le bruit continu du clapotement des vagues.

Le sang de Georges se glaça, mais il ne laissa voir aucune émotion sur son visage, et répondit:

Je le promets.

Sur un signe de l'Italien, les Malais reculèrent à droite et à gauche de Georges France, tandis que celui qui tenait le sac, le laissa tomber à terre, en ayant soin que sa large bouche fut toute grande ouverte.

Sans prononcer un mot, Georges fit un pas et se dressa, les pieds serrés l'un contre l'autre, au milieu du sac.

Même les stoïques asiatiques ne purent retenir une exclamation de surprise en voyant la bravoure calme du jeune Français.

Georges baissa les bras, et les plaça droits chaque côté de son corps.

Ses mains, comme par une contraction nerveuse des doigts, se relevèrent, et furent cachées dans ses manches.

Matteo fit un dernier geste.

Les Malais s'avancèrent et placèrent la pierre aux pieds de Georges; puis, saisissant les bords du sac, ils le levèrent autour de notre héros, et le lièrent solidement au-dessus de sa tête.

Matteo regarda la fenêtre.

Le ciel s'était chargé soudainement; des masses de nuages noirs cachaient la clarté de la lune, le vent s'était élevé et agitait les vagues de la mer, qui venaient maintenant se briser contre la base de la tour, en sifflant avec une sorte d'impatience.

Elles semblaient réclamer leur proie.

Il y eut une pause d'un moment, un silence effroyable, qui n'était interrompu que par des gémissements qui partaient de la chambre voisine.

Matteo montra la fenêtre.

Les bras des Malais s'enroulèrent comme des serpents autour du sac.

Ils le portèrent près de la fenêtre.

Puis le balançant un instant ils le lancèrent dans l'air.

La masse blanche, qui avait pris la forme du corps qu'elle contenait, passa à travers l'obscurité de la nuit, et descendit dans l'abîme.

On entendit un bruit sourd! puis un gémissement! et les vagues se redressèrent en rugissant plus fort qu'auparavant.

XXXI

Georges France au milieu de la mer. — Un ennemi sur lequel il ne comptait pas.

Nous avons dit dans le chapitre précédent que tandis que les assassins préparaient leur œuvre infernale, une espérance soudaine s'était ranimée dans l'esprit de Georges France.

Heureusement pour lui, il avait conservé sa présence d'esprit, même dans un péril où les plus braves auraient perdu la tête. Calme dans le danger, une pensée rapide comme l'éclair lui avait traversé le cerveau, au moment où ses regards s'étaient fixés sur le Malais qui tenait le sac et la corde.

Les pistolets qu'il avait placés dans sa poche de côté lui avaient été enlevés par le meunier de Pelham; mais un petit couteau avait échappé aux recherches de ses ennemis. Il glissa donc ses doigts dans sa poche, en retira le couteau, qu'il ouvrit avec difficulté, et le cacha adroitement dans sa manche.

— Le sac est large, se dit-il, et j'aurai la possibilité de remuer les mains, en supposant qu'ils ne me les lient pas.

Cette dernière précaution, comme on le sait déjà, ne fut pas prise.

La mer au pied de la tour est profonde, continua Georges;... je nage comme un poisson, et si je puis seulement ne pas perdre connaissance sous l'eau, et faire usage de mon couteau, je me sauverai encore.

Au moment où on éleva la bouche du sac au-dessus de sa tête, il baissa légèrement la main, et serra la poignée de son couteau; mais pour tous ceux qui l'entouraient, il demeura complètement immobile.

Il murmura une prière, et après avoir respiré longuement, il serra fortement les lèvres.

Un instant après, il fut lancé par la fenêtre. La rapidité de sa chute et le choc des eaux qui s'entreouvrirent sous son poids lui firent perdre connaissance.

Mais le froid de l'immersion opéra aussitôt une réaction, et son étourdissement ne fut que momentané.

Il était tombé heureusement sur une masse de plantes marines, d'une consistance suffisante pour supporter le sac et son contenu,



et assez douces pour amortir la force de la chute.  
Le premier mouvement de Georges fut d'enfoncer la lame de son couteau dans le sac.

Le premier coup réussit : son bras droit était libre.  
Il frappa de nouveau, et cette fois le sac fut ouvert d'un bout à l'autre.

Après s'être débarrassé de ses entraves, Georges, qui était un nageur hardi et expérimenté, fit un vigoureux effort. Il monta à la surface, aspira dans ses poumons épuisés une provision d'air frais, et puis redescendit immédiatement.

Il réfléchit, en effet, que l'Italien et ses amis pouvaient le guetter de la fenêtre.

S'abandonnant donc au flot de la marée, qui l'emportait loin de la tour, et craignant de perdre ses forces, il se jeta sur le dos, et resta plusieurs minutes sans faire de mouvement.

Alors, redoutant d'être emporté trop loin de la rive, il se retourna et nagea de nouveau.

Mais à peine avait-il fait quelques brasses, qu'il poussa un cri étouffé et se rejeta sur le dos.

Une crampe venait de le saisir.  
Quelques moments encore, et il allait couler au fond de la mer.

Tout était inutile... impossible !... Il cessa de lutter contre la mort, et flotta à la merci des vagues de l'Océan.

Soudain il frappa contre quelque chose.  
Une branche flottante, un morceau de bois quelconque, que les flots, dans leur fureur, avaient détaché du rivage.

Par un effort désespéré, il s'y attacha et encore une fois échappa à une mort qui lui avait paru inévitable.

Se soulevant avec difficulté, de façon à ce que sa poitrine reposât sur le bois, il regarda autour de lui.

La lune avait disparu du ciel, l'horizon était noir partout. De larges vagues, dont les crêtes blanches se montraient menaçantes dans l'obscurité, bondissaient aussi loin que l'œil pouvait atteindre.

Le démon de la tempête s'apprêtait à livrer bataille, pour assurer, pour un temps, sa domination sur les éléments opposés.

Pour la première fois durant cette effroyable nuit, Georges sentit le cœur lui manquer, et des larmes de désespoir et d'agonie mouillèrent ses joues.

Sa poitrine se tordait dans des convulsions, et il pleura et mêla ses cris au bruit de l'ouragan.

Alors, appelant à son aide toute son énergie, il se souleva de façon à porter presque entièrement sur le morceau de bois ; et arachant sa cravate de son cou, il noua son bras paralysé à cette planche de salut, en s'aidant de sa main et de ses dents.

Il y eut un moment de calme, et puis la tempête éclata dans toute sa force.

L'homme et l'épave furent poussés et repoussés par les vagues auxquelles ils servaient de jouet.

Georges France avait perdu connaissance.

XXXII

La mère et la fille.--Le secret de Varina Delagrave

Usant des privilèges particuliers aux amateurs, nous transporterons notre scène d'Angleterre en France.

Des côtes du Devon à celles de la Bretagne, le changement est grand, en effet.

Et cependant le même ouragan qui rugit sur les côtes du Devon passe également sur les champs et les bois de l'autre.

Dans un somptueux cabinet de toilette du château de Moidrey, deux dames sont engagées dans une conversation vive et animée.

Ce sont la mère et la fille.  
La mère, dont les vêtements riches et superbes sont éclairés par plusieurs candélabres, arpente l'appartement à grands pas.

Elle est en grande toilette de soirée.  
Des diamants brillent dans ses cheveux ; elle en a un cou, aux poignets, à profusion, et disposés avec goût.

C'est la femme de Delagrave.  
Sa fille, Varina est assise devant une table de toilette au milieu de laquelle est une glace de plus haut prix.

Son visage est un peu plus pâle et plus soucieux que la dernière fois que nous l'avons vue ; mais il n'a rien perdu de sa fierté.

Ses yeux noirs sont pleins de feu, et ses lèvres sont comprimées par la colère. Ses cheveux, détachés, tombent en profusion sur ses épaules, et le peigne qu'elle promenait nonchalamment

au milieu de leur masse s'arrête soudainement.

Au moment où elle se tourne légèrement à une observation de sa mère, son visage s'obscurcit davantage encore, ses sourcils se contractent, et ses lèvres tremblent sous le poids du mepris que sa langue est prête à exprimer.

— L'épouser, lui !... lui ! s'écrie-t-elle ; j'aimerais mieux mourir !

— Mourir est chose facile. Il y a des choses bien autrement dure que la mort que les femmes ont à supporter, observa sa mère, froidement.

— Je supporterais tout, répondit Varina, plutôt que d'épouser un homme comme...

Il est riche, assure-t-on, extraordinairement riche.

Varina ne répondit pas, mais joua avec les bijoux qui étaient dispersés sur la table.

— Il est puissant, car l'on fera toujours un roi parmi les hommes, de celui qui le possède.

— Mais pas parmi les femmes... du moins parmi les femmes comme votre fille, dit Varina avec dédain.

Sa mère s'arrêta, et appuyant une main sur le dos de la chaise de sa fille, elle dit, d'un ton moitié tendre, moitié moqueur.

— Tu parles ainsi, carissima, non parce que tu méprises l'or, mais parce que tu aimes Georges France. Allons ne te fâche pas, tu es jeune et tu oublieras cette folie ; d'ailleurs cet individu a disparu et est maintenant on ne sait où, mort peut-être, et elle ajouta, en serrant ses dents blanches : Je l'espère.

— Vous l'espérez !

— Oui, certainement. Si une malédiction pouvait tuer, il y a longtemps qu'il aurait cessé de vivre.

— La sombre et belle figure de l'Italienne avait une expression diabolique, pendant qu'elle prononçait ces paroles ; elle se remit à arpenter l'appartement d'un pas rapide.

La tempête qui s'était déchaînée au dehors devenait de plus en plus furieuse, et le vent poussait la pluie, et battait les fenêtres avec une telle violence que Varina se leva effrayée et craignant presque de les voir emportées par l'ouragan.

Elle pensa à Georges France et à la malédiction de sa mère, et puis au mystère de la soudaine disparition après l'enlèvement d'Emma Keraduc.

— L'avait-il retrouvée !... étaient-ils ensemble !... cette pensée la rendait folle, et lui causait une véritable angoisse.

Où, elle aurait mieux aimé le savoir mort que de le voir devenir le mari de sa rivale, et sous ce rapport, elle répéta, en partie, la malédiction de sa mère.

Elle était retombée sur sa chaise, et la joue appuyée sur sa main, elle semblait écouter les mugissements de la tempête, quand la comtesse s'arrêta encore une fois près d'elle.

L'Italienne, avec son œil expérimenté, avait lu ce que passait dans l'esprit de sa fille.

(A continuer.)

Chemin de Fer du Grand Tronc

STATIONS	Tr. de Passagers		Tr. de Fret	
	Aller	Retour	Aller	Retour
Riv.-du-Loup	300	9:00	6:30	6:30
St. André	215	9:10	6:40	6:40
St. Jean	200	9:20	6:50	6:50
St. Denis	185	9:30	7:00	7:00
St. Roch	170	9:40	7:10	7:10
St. Anne	155	9:50	7:20	7:20
St. Jean Fort-Joli	140	10:00	7:30	7:30
St. Michel	125	10:10	7:40	7:40
St. François	110	10:20	7:50	7:50
St. Thomas	95	10:30	8:00	8:00
St. Pierre	80	10:40	8:10	8:10
St. Charles	65	10:50	8:20	8:20
St. Vincent	50	11:00	8:30	8:30
St. Louis	35	11:10	8:40	8:40
St. Georges	20	11:20	8:50	8:50
St. Jean	5	11:30	9:00	9:00
Pointe-Lévi	1	11:40	9:10	9:10

Division Rivière-du-Loup